

LA CURÉE DES MINDJULA

ÉPISODE IV

(Ya)

Un klaxon se fait entendre.

- C'est ton oncle. Va vite ouvrir le garage.

Je me précipite.

Mon oncle met la voiture au garage après une savante manoeuvre. Il descend. Je lui subtilise la « mallette diplomatique » qui contient les documents nécessaires pour son travail. Nous ressortons dans la rue pour prendre le petit portail qui donne directement accès à la porte d'entrée de la maison.

Le crépuscule est tombé. Les passants se font de plus en plus rares. Ils semblent pressés de rentrer chez eux avant que la nuit tropicale noie tout sur son passage.

Oncle Buck semble marqué par une longue journée. Mais dans sa voix on ne perçoit aucune émotion particulière.

- Alors, mon petit, on a été agressé ?

J'opine de la tête. Je lui fais le récit des événements. Il écoute attentivement pendant qu'on se dirige vers l'entrée principale de la maison. Une flamme s'est allumée dans son regard.

- Ecoute, j'ai décidé que tu partes à Manku, dans une semaine peut-être... Le temps qu'on organise tout cela...

Est-il au courant de la lettre en provenance de Manku ? Il aurait dû faire de la résistance à l'annonce de ce projet de voyage. Il n'a jamais apprécié que je parte en voyage tout seul pour une destination aussi lointaine. C'est lui qui me propose de partir...C'est suspect... Oncle « Buck » et oncle Bouwu ont certainement parlé de ce voyage lors de leur dernier entretien confidentiel.

*C'est une machination.
Tout le monde veut que j'aïlle à Manku.
Je ne comprends pas.
Depuis ce matin, tout est étrange.
Mon enthousiasme pour le voyage s'effondre.*

Un groupe de six personnes apparaît au coin de la rue. Ils se rapprochent. La lumière du lampadaire à l'angle de la rue est encore hésitante. Elle est insuffisante pour distinguer les traits de individus. La rue s'est finalement vidée.

Au moment où je pose la main sur la poignée de la porte d'entrée, le groupe est déjà à notre hauteur. Oncle « Buck », qui restée derrière moi, leur fait face. Je me retourne pour les examiner.

Ce ne sont pas des gens du quartier. A cette heure c'est rare que les gens viennent rôder dans un quartier aussi tranquille. La difficulté des déplacements et des moyens de locomotion incite les gens à rentrer chez eux avant que la nuit ne tombe réellement.

Les hommes ont des mines patibulaires. Des barbes de six mois ornent leurs mentons. Des cheveux hirsutes, arrangés à la manière rasta, tombent sur leurs épaules. Vêtus de guenilles et de treillis déchirés de l'armée, ils donnent l'impression d'avoir participé à une opération de survie dans la jungle. L'odeur qui les précède suffirait à faire déguerpir un putois. Sûrement qu'ils n'ont pas pris de bains depuis des temps immémoriaux.

Le Ministre de l'Intérieur tout à l'heure annonçait que des troubles avaient eu lieu dans les quartiers du Soleil Levant. Des bandes de rebelles en haillons sillonnaient les quartiers depuis quelques jours. Ils disparaissent à l'aube. Certainement qu'ils rôdent dans les quartiers du Soleil Couchant cette nuit.

Que font les forces de l'ordre pour les appréhender ? Les F.S. (prononcez Fesses) chargés de garantir l'ordre et la sécurité dans le pays ont mis sur pied une réseau inextricable de racket et de corruption, avec la bénédiction des cadres du parti Unique et Inique et des officier supérieurs de l'armée. Tout le monde veut « boukouter ». On doit fait preuve de créativité pour gagner le plus d'argent possible. Sans cela, comment pourrait-on entretenir leurs nombreux « bureaux » et acheter les derniers véhicules tout terrain qui leur permettent de parader sur l'unique route goudronnée de la capitale de Bifouiti ?

Celui qui semble être le chef comme l'indique la longueur et la pointe accentuée de son système pileux s'est approché de nous. Je me recule instinctivement pour ne pas respirer les effluves dégagés par l'individu. Je m'attends à ce que des flammes de dragon sortent de sa bouche. L'homme s'exprime correctement avec un léger accent des gens des contrées de l'Ouest. Sa voix est chaleureuse et passionnée. Elle s'harmonise parfaitement avec ses yeux d'halluciné.

- Que la paix soit avec vous, mes frères. Je suis le pasteur Kundu, l'envoyé de « Papa Prophète ». N'ayez pas peur, les « Enfants de Papa » viennent vous libérer.
- Nous libérer..., nous libérer de qui... de quoi..., s'étonne tonton « Buck » ?
- Libérer le peuple des d'années d'obscurantisme sous le joug de ce Parti Inique. « Papa Prophète » veut que l'on libère son peuple du joug des tortionnaires.
- « Papa Prophète » ?
- « Papa Prophète » nous envoie dire au tyran qui gouverne le pays des Bifouiti : « pharaon, renvoie mon peuple pour qu'il me serve. Si tu refuses de les renvoyer, voici que je frappe tout le territoire d'une plaie. Les morts et les vivants prendront les armes pour la libération. Si ce n'est pas suffisant, même les pierres se battront pour le peuple. »

Le contenu du message incite au rire. Mais les circonstances et le sérieux avec lequel s'exprime le prêcheur indiquent que ce n'est pas de la blague et ôtent toute envie de rigoler.

Le pasteur continue son sermon sans se préoccuper de notre appréciation.

- L'Exode, le mouvement du peuple de Nzambi ya Mpoungou, s'approche. L'heure est venue où se réalisera la parole de « Papa Prophète ». La longue marche dans les sentiers de la brousse et la forêt pour apprécier la valeur du régime sans sel et sans sucre... Béni soit les Mi-Hi-Ndju, mes frères...
- Béni soit les Mi-Hi-Ndju, ..., reprennent en chœur les autres hommes ! Béni soit les Mi-Hi-Ndju ... !

Kundu lève les yeux et les bras vers le ciel. Il s'adresse à la ville et à l'univers entier :

- Bifouiti..., Bifouiti... La ville qui tue les prophètes du Mi-Hi-Ndju et qui lapide ceux qui lui sont envoyés... Combien de fois « papa » a voulu rassembler tes enfants de la manière dont une

poule rassemble ses poussins sous ses ailes§ mais tu ne l'a pas voulu. Vois ! Ta maison t'est abandonnée. Béni soit le Mi-Hi-Ndju, mes frères...

- Béni soit les Mi-Hi-Ndju ... ! Béni soit les Mi-Hi-Ndju ... !

L'hystérie atteint son paroxysme. Ils hurlent à pleine voix.

- Béni soit les Mi-Hi-Ndju ... ! Béni soit les Mi-Hi-Ndju ... !

De derrière les fenêtres fermés des maisons avoisinantes, nous sentons que les voisins aux aguets se sont barricadés. Ils ont dû téléphoné au poste de police pour demander l'intervention des F.S. (prononcez Fesses). Le temps qu'ils arrivent... Ce n'est pas même pas sûr qu'ils viennent... Tout le monde sait que les agents très spéciaux des forces de sécurité tiennent beaucoup à leur peau et n'interviendront que lorsqu'ils seront convaincus qu'il n'y a plus de danger. On ne les verra qu'au lever du jour et ce sera trop tard pour les riverains. Personne n'ose sortir pour intervenir. A quoi cela servirait lorsque l'on a des fanatiques religieux devant soi ? Nous retenons notre souffle. Surtout ne pas faire des gestes agressifs pour ne pas envenimer la situation., Nous ne savons pas si ces personnes sont de fous inoffensifs ou de dangereux criminels prêts à tout pour assouvir leur soif du sang.

- Béni soit les Mi-Hi-Ndju ... ! Béni soit les Mi-Hi-Ndju ... !

Le Pasteur Kundu s'adresse à toute la population calfeutrée derrière les volets et les stores fermés des habitations:

- Ne sortez pas de vos maisons la nuit. Des grands événements sont en branle. La libération du peuple est en marche. Les renforts atteindront bientôt les portes de la ville. Nous attendons les armes pour vous libérer. « Papa Prophète » a dit que l'armement lourd arrive. Dans quelques jours la ville sera à nous. Et commencera alors l'Exode, le mouvement du peuple de « Nzambi ya Mpungu ». Nous quitterons Babylone pour retrouver Sion. Béni soit les Mi-Hi-Ndju... ! Béni soit les Mi-Hi-Ndju ...
- Béni soit les Mi-Hi-Ndju ... ! Béni soit les Mi-Hi-Ndju ...

Les hommes s'éloignent de nous en continuant de scander leurs cris. Nous poussons un ouf de soulagement. La situation était explosive. Heureusement ces énergumènes n'étaient pas armés. Et qu'ils n'étaient pas nombreux... !

*Personne ne peut se dresser contre une meute de lycaons en chasse... !
Qui peut tenir tête à une armée de babouins ?
Les hyènes en bande sont plus dangereuses que le plus courageux des lions.*

Nous apprêtons à entrer dans la maison, Oncle « Buck » marche comme un somnambule. Lui d'ordinaire si vif semble profondément marqué par la scène que nous venons de vivre. Je suis surpris par son attitude de boxeur sonné dès le premier round. Il y a anguille sous roche.

*Il n'ya pas de fumée sans feu.
Quand les poils sentent le roussi, le feu est déjà roi.
Quand le doigt est pris dans l'engrenage, il n'y a plus moyen de faire
marche en arrière.
A moins d'arrêter toute la mécanique !
Qui peut mettre en panne la marche du temps ?
Qui peut se mettre en travers de la route du Mi-Hi- Ndju ?
Qui peut arrêter le déferlement de la Curée des Mindjula ?*

- Attendez ! Une seconde, s'il-vous plait !

Un des Mi-Hi-Ndju a fait demi-tour pour nous interpeller. Que nous veut-il ? Nous rançonner ?

- Vous avez du feu par hasard, demande t-il à haute voix en présentant t du bout des doigts un mégot de cigarette ?
- Non, je ne fume pas, rétorque sèchement tonton « Buck ».

L'homme s'est rapproché. Il ouvre vivement la paume de sa main gauche et le présente à tonton « Buck ». J'ai le temps d'apercevoir à la lumière de l'ampoule de l'entrée de la maison un caillou blanc. Il referme sa main. Tout s'est fait rapidement. Je jette un coup d'œil sur le visage de tonton « Buck ». Il garde son impassibilité. Le geste de l'individu ne semble pas le surprendre.

- Parle, intime t-il à voix basse à l'individu.

Ce dernier chuchote :

- Tout ce discours n'est qu'un prétexte pour camoufler les variés objectifs de l'opération. Les Mi-Hi-Ndju ont pour mission principale de récupérer le **Cœur**. S'ils n'y arrivent pas, toute la ville sera mise à feu et à sang. Pour l'instant les gros des troupes sont stationnés à une quinzaine de kilomètres de la ville

et attendent l'armement qui leur sera livré par parachutage nocturne dans trois jours. A ce moment tout sera perdu.

Il prend son souffle. Il regarde derrière son épaule pour vérifier si ses équipiers se sont vraiment éloignés. Il parle précipitamment :

- Le gosse est en grand danger. Il faut le mettre à l'abri le plus tôt possible avant que la ville ne soit bloquée. Dès demain, il doit partir en lieu sûr. Le **Cœur** doit être sauvé à tout prix. C'est la décision du Rassembleur.
- Je ferai le nécessaire, répond « Buck ».
- Alors, au revoir. Je dois continuer ma mission d'infiltration pour savoir ce que mijotent les Mi-Hi-Ndju. Le Rassembleur vous contactera dans quelques jours pour vous expliquer en détail la situation. Mais gardez espoir, la situation est sous contrôle. Honni soit les Mi-Hi-Ndju ! Maudit soit les Mi-Hi-Ndju !

Il s'éloigne. Il disparaît comme happé par les ténèbres. Comme s'il n'avait jamais existé... Tonton « Buck » se tourne vers moi :

- C'est décidé. Demain, tu iras à Manku

Incrédules !

Vous vous gaussez de moi !

Moi, Ununu, qui faillis avoir des cheveux blancs,

Des sourcils blancs,

Des favoris blancs,

Des moustaches blanches avant l'âge mûr !

Le danger se précise.

Je me revois en rêve à la gare routière du Grand Marché de Bifouiti Bas.

Le marché de Bifouiti Bas s'infiltré dans les ruelles avoisinantes. Sur la station des bus, les véhicules s'alignent pour attendre les passagers qu'ils amèneront vers des destinations diverses. Toutes les sociétés de construction automobile sont au rendez-vous : les Japonaises, les Françaises, les Britanniques, les Américaines, les Coréennes, les Allemandes, les Soviétiques... C'est la vitrine d'un véritable impérialisme automobile. Mais ces dernières années, l'Empire du Soleil Levant a pris une longueur d'avance sur les autres constructeurs. Quatre vingt dix pour cent du parc automobile de la ville est japonaise.

Sur le fronton de chaque véhicule s'étale en lettres de couleur le nom que le propriétaire a bien voulu accorder à son bien.

- *Air Matondo*
- *Concorde*
- *Chacun pour soi, Dieu pour tous*
- *Alléluia*
- *Nkembo kwe Yahvé*
- *Nzambi ko ké*
- *Wendi ku zulu, waku wa tekila kô*
- *Nlembo mpuntu ni zuka na zuka*

Tonton « Buck » a bataillé dur pour me faire monter dans un des autobus. Le soleil de plomb au rendez dès huit heures du matin n'a pas arrangé pas les choses. On a attendu longtemps pour trouver un véhicule à destination de Manku. La route est trop abîmée. Très peu de personnes ne veulent courir le risque de casser leurs amortisseurs sur ce trajet. Ce n'est pas rentable pour les camionneurs. Ils préfèrent faire des « demi-terrains », c'est-à-dire s'arrêter à mi-chemin et faire payer le double du prix du transport aux passagers pour poursuivre la route. Cette pratique est décriée par tous les usagers, mais que peuvent-ils faire dans un pays où les lois n'existent que pour ne pas être appliquées ?

Le véhicule a été baptisé « Nzambi kene mputu kô ».

Oui ! Dieu pourvoit à tout.

Sans lui, je ne serai jamais revenu vivant de ce voyage.

Si je savais ce qui m'attendait, je ne serai jamais parti contre l'avis de mes parents.

Hélas ! Personne, à part les grands « nganga » - et encore- ne peut sonder les profondeurs de l'avenir.

Les Génies gèrent la terre à leur guise et n'ont de comptes à rendre aux mortels.

Les inévitables « chargeurs » entassent les passagers comme des porcs. Après Dieu, ce sont eux les maîtres de la station routière. A la fin de la journée, toutes les « ndumba » de la ville leur tournent autour pour leur soutirer jusqu'à la dernière pièce tout le trésor qu'ils ont entassé dans la journée rien que pour charger les bus.

- Cinq-cinq, hurlent-ils.

Ils installent les passagers sur les sièges. Les sièges d'origine ont disparu déchiquetés par les assauts quotidiens des passagers. On les a remplacés par des banquettes en bois.

L'automobile est bondée. Comment peut-on s'asseoir à cinq sur des sièges prévus pour trois personnes ?

- Ajoutez ! Ajoutez !
- Monsieur, il y a encore de la place dans ce coin.
- Madame, poussez-vous. Arrangez votre derrière !

La hargne des « chargeurs » ne laisse pas le choix aux usagers. Les policiers ne voient jamais la surcharge des véhicules. Les chauffeurs et eux s'entendent comme larrons en foire. Les agents de l'ordre ne s'énervent que lorsqu'un chauffeur de camion est en situation régulière. A la place des papiers en règle, ils préfèrent qu'on leur remette des « haricots » pour leurs enfants.

- Tu crois que ce sont tes papiers que les enfants vont manger ce soir ?

Il suffit de leur glisser un billet de banque pour circuler librement, même sans permis de conduire. Le Shérif de la ville ne lutte pas contre de telles pratiques.

- Mes hommes sont intègres, dit-il chaque fois qu'il passe à la télé. Si vous avez des preuves qu'ils sont corrompus, venez les dénoncer dans mon bureau. Je les châtierais moi-même.

Quel chauffeur de « foula- foula » ou de taxi serait assez fou pour se mettre le chef de la police sur le dos ? La délation est le chemin le plus court pour se retrouver dans une sépulture au cimetière municipal du centre ville, après une séance d'interrogatoire musclée au commissariat central de Bifouiti, « la Ville de l'ambiance et de la tolérance ».

Le bus démarre.

Tonton « Buck » me fait un grand signe de la main. Il m'a déjà, donné toutes les instructions pour que mon séjour se passe bien.

Il y a beaucoup de choses qu'il n'a pas voulu m'expliquer. Pourquoi fallait-il que j'aille aussi tôt à Manku ? Et les Mi-Hi Ndju ?

- Les Mindjula !

- Mindjula ou Mi-hi- Ndju, qu'importe ? Je ne comprends rien à ces charabias.
- Ce ne sont pas des charabias.

Il se tait. Sa voix se fait grave et songeuse :

- Cela fait vingt ans que je n'ai plus remis les pieds à Manku, le village de nos ancêtres. Même ton défunt père ne voulait plus y aller.
- Ah !...Pourquoi ?
- Les « *Mindjula* » !
- Les « *Mindjula* » ?
- Oui, les « *Mindjula* » !

Il explique.

La société mercantile, fruit du contact entre les colonisateurs et les indigènes, fit de l'argent le symbole de la réussite sociale. Pouvoir, argent et corruption se confondirent. Des associations de malfaiteurs virent le jour. Parmi les plus influents et les plus implacables, les « *Mindjula* »...

Se moquant de l'harmonie du **Laa**, mêlant les rites de sorcellerie Mi-Hi-Ndju à la magie noire, ils écumaient les cimetières des contrées des pays des dix Rivières pour renforcer leurs pouvoirs. Manku la Belle avait été épargné par le fléau pendant deux siècles. Mais à la mort des anciens, garant du **Laa**, depuis la période des indépendances, elle aussi avait basculé dans l'indicible : le règne des Mindjula. Le nombre de morts suspectes dans le comté avait déclenché la panique dans la région. Il n'y a pas de fumée sans feu. Les microbes ne tuent pas les noirs. Seuls les sorciers sont capables de les tuer. L'ombre des Mindjula planait maintenant sur la région. Aussi féroces que les hommes caïmans, les adeptes du Mi-Hi-Ndju semaient la terreur et la mort dans la brousse les nuits de pleine lune.

Oncle « Buck » n'a plus un parent direct à Manku. *Oncle Bouwu* n'est qu'un cousin éloigné.

J'ai écouté les explications. Ce ne sont que de vieilles légendes pour épouvanter les petits enfants. Moi, je suis déjà grand. Je suis surpris que mes parents y croient. Je ne crois pas à toutes ces histoires de sorcier et de bonnes femmes. Des déterreurs de cadavres ? Et quoi encore ?

Je l'ai interrogé sur le caillou blanc dans la main du soi-disant Mi-Hi-Ndju. Je lui ai demandé qui était le Rassembleur. Et le Cœur ?

Il s'est enfermé dans un mur de silence.

Le boy chauffeur s'est accroché d'une main à la toiture. Telle une fourmi magnan, il ne lâchera pas prise jusqu'à ce que l'on arrive à destination. Il encourage de la voix le chauffeur à forcer l'allure :

- Casse le moteur, « père ». Sur chaque centaine de kilomètres, ajoute le chiffre vingt. Si tu croises une vieille maman, passe-lui sur le corps.

Il récite les arrêts programmés:

- Vatican, Place de la Statue, Maison Blanche, Pont de la Tortue, La Fondrière, Rond point de la Discorde, Boulevard des Soldats Pendus, Commissariat central, Station Texaco, Marché Regarde-moi, Village Makila, Croisement Mbanza Mputu, tout droit Manku Village....

La torpille bondit sur les nids de poule et les dos d'âne sous les applaudissements des passagers. Des baffles rafistolés accrochés en haut de l'habitacle vomissent un rythme de ndombolo. Les clients ont une attirance particulière pour les camionneurs qui possèdent les derniers morceaux de soukouss et de ndombolo.

Les routes empruntées par les transporteurs longent le Grand Fleuve et serpentent entre les canyons, les cuvettes et les forêts - galeries. Aucun contrôle technique des automobiles n'est exigé. Le manque de moyens de transport fait que les fonctionnaires de la police routière ferment les yeux sur l'état des véhicules. Il n'est pas rare qu'un camion se renverse dans un ravin. Les passagers n'ont pas peur de la mort. Il faut bien mourir un jour ou l'autre. Dieu Mpungu Tulendo, le Tout-puissant, appelle auprès de Lui qui Il veut, quant Il le veut, disent avec philosophie les Bifouiti.

Le contrôleur avertit les passagers.

- Ceux qui n'ont pas de pièces d'identité vont descendre et traverseront le vieux Pont de la Tortue à pied. Qu'ils nous attendent sur l'autre rive. Les contrôles sont systématiques ces derniers temps.

Une demi-douzaine de personnes descendent prestement en grommelant contre la soldatesque qui – que le Ciel les étouffe - perd son temps et celui

des autres dans d'interminables contrôles de police pour découvrir d'aléatoires conspirateurs. Les miliciens qui gardent le pont ne s'intéressent pas aux piétons. Comme si cette espèce d'individus ne peut pas compter dans ses rangs des terroristes !

A l'entrée du grand pont qui enjambe le Grand Fleuve, le véhicule marque un arrêt. Le pont a été baptisé par le peuple Pont de la Tortue à cause de toutes les tracasseries policières qui font qu'on ne peut le traverser qu'à une allure de tortue.

Un barrage de police divise à cet endroit la ville et le pays en deux zones, presque en deux républiques. Armés de Kalachnikovs, les miliciens se ruent sur la camionnette.

A l'écart, un officier blanc de la Garde Prétorienne du Président de la République, supervise l'opération. Avec la couleur de sa peau, il ne passe pas inaperçu. Les conseillers militaires blancs ont remplacé les coopérants civils de l'enseignement et de la santé. Le nombre d'uniformes dans la ville a augmenté d'une manière exponentielle.

Les miliciens savent à peine lire et écrire. Ils « ont mangé leur bic » depuis le cours élémentaire. Certaines cartes d'identité sont examinées à l'envers. On recrute dans les milices paramilitaires tous les jeunes au chômage sans se préoccuper de leur niveau intellectuel.

Les créateurs de blagues ont trouvé une nouvelle unité de mesure : le « taire ». Il se définit comme étant l'étalon de l'intelligence des militaires.

Les plus intelligents – les officiers– ont un quotient intellectuel évalué à plusieurs « kilotaires ».

Le cerveau des sous-officiers atteint les « décataires » et les « centitaires ».

Les soldats, s'arrêtent à quelques « militaires ». Ils ne discutent jamais les ordres des supérieurs. Ils savent se taire et obéir. Ils accomplissent les missions périlleuses avec l'innocence de la bêtise. Ils acceptent de tirer sur la foule qui marche pacifiquement. Ce sont les perles recherchées par les agents recruteurs.

- Hé ! Toi, beugle un soldat.

Il s'adresse à une vieille femme. Le service militaire lui a fait oublier que les

femmes âgées doivent être appelées « maman » ou à la rigueur « tantine ». Ce manque de respect dénote l'absence de « ti-muntu », c'est-à-dire de bonnes manières.

- Tu t'adresses à moi, mon fils ?
- Je ne suis pas ton fils. Tes papiers ne sont pas en règle.
- Quoi ? Cela fait vingt ans que je passe sur ce pont toutes les semaines. C'est la première fois que mes papiers sont contestés. Que reproche-tu à ma carte d'identité ?
- Elles datent de 1960, la date de l'indépendance. Cela fait déjà quarante ans.
- Et alors ? Nous sommes toujours indépendants depuis lors. Pourquoi veux-tu, mon fils, que je change de carte ?
- Cette carte est périmée.
- Mais moi je ne suis pas périmée, mon fils. C'est bien ma photo et mon identité qui est dessus, mon fils.
- Ne m'appelle pas mon fils. Il faut que tu te fasses faire une nouvelle carte : celle de la nouvelle République populaire et démocratique de Bifouiti.
- La nouvelle République ? Il y' en a eu tellement que je ne m'y retrouve plus, mon fils.
- Cela fait trois fois en deux décennies que la République a changé de nom. Tu n'es pas au courant ?
- Rien n'a changé ces dernières années !
- Allez, Madame, au poste de police. Viens expliquer toi-même ta négligence au « sous-off ».

Les vieilles cartes datant de l'Indépendance ont été remplacées par de nouvelles cartes informatisées. Dans la pratique, personne ne se préoccupe de ces innovations. Ce qui intéresse les militaires, c'est l'argent. Il suffit qu'on leur propose des « haricots pour leurs enfants » pour qu'ils oublient aussitôt la date de validité d'une carte. Un billet de cinq cents francs CFA suffit pour franchir tous les postes de contrôle.

La corruption, aggravée par la crise économique, règne dans tout le pays des Bifouiti. Tout prétexte est bon pour sucer jusqu'à la moelle le peuple.

On relâche la vieille femme dès qu'elle sort une pièce de cent francs du coffre-fort que constitue le nœud attaché avec le bout de son pagne de dessus. Le soldat consent enfin à l'appeler « maman » et à lui souhaiter un bon voyage.

- Faut changer de carte la prochaine fois, « maman ». Sinon je ne

te relâcherai pas aussi facilement. Voici mon adresse. Je pourrai t'aider dans les démarches administratives si tu as de l'argent.

- C'est entendu, mon fils.

Les soldats n'ont pas envie que le peuple change d'habitude. Comment vont-ils vivre si tout le monde a des papiers en règle ? Ils ne comptent que sur le racket pour se nourrir. Le système fonctionne bien ainsi. Personne n'a rien à y redire.

Le bus a été fouillé de fond en comble. Un passager a caché une bouteille de bière dans son sac.

- C'est interdit de faire passer de la bière en contrebande.
- C'est pour mon père. Il aime bien consommer cette marque de bière.
- Ah oui ? Qu'allons-nous faire ?
- Qu'allons-nous faire ?
- Oui ! Qu'allons-nous faire ? C'est à toi de voir. Si tu veux offrir cette bouteille de bière à ton père, c'est à toi de nous dire ce que nous allons faire.
- Ah, bon ! je n'ai qu'une pièce de cent francs.
- Allez, tu donnes deux cents et l'affaire est classée.
- Tenez !
- C'est bien, mon brave.

En dehors de cette bouteille, rien de dangereux pour la sécurité de la République des Bifouti n'est découvert. Le véhicule peut repartir.

Le chauffeur récupère plus loin ceux qui ont traversé à pied par le vieux pont. Ils n'ont pas été inquiétés par les soldats. Les fauteurs de trouble ne se promènent jamais à pied.

Le fleuve en contrebas se jette dans des gorges encaissées. Malgré sa science, l'homme blanc n'a pas réussi à commander le Grand Fleuve. Les journaux ont annoncé la veille la mort d'un étranger. Il a défié les dieux des cataractes. Les eaux tumultueuses ont eu raison de sa témérité. Le corps de l'importun n'a pas été retrouvé. Son canot a été récupéré par un hélicoptère de la police fluviale.

Ils sont fous, ces blancs!

Venir de Mputu pour finir sa carrière dans le ventre d'un caïman !

Dominant le vacarme de la musique, un jeune homme d'une trentaine d'années explique à la personne coincée à côté de lui.

- Oui, mon frère ! À la radio, on a dit que c'était un accident. En réalité ce journaliste blanc était déjà mort avant qu'on ne le balance dans le grand fleuve.
- De quoi est-il mort ?
- D'une indigestion de plomb ! C'était un mercenaire déguisé en journaliste. Il posait des questions : à gauche, à droite...
- Quelles questions ?
- Je n'étais pas là pour les entendre.

Il se penche vers lui et lui souffle à l'oreille. J'entends la conversation:

- Tu n'as pas remarqué tous ces mercenaires qui circulent nuitamment armés dans les rues de Bifouiti ? Les Mindjula préparent un coup d'État, mon frère. Une épuration ethnique... Les « Enfants de Papa » sont mobilisés dans les marécages de l'Ouest et n'attendent que le signal pour attaquer la ville. Le gouvernement a embauché des mercenaires pour les empêcher de nuire. Je te le dis, mon frère. Tu es de la même tribu que moi... *Nous et nous...* Garde le secret.
- Comment le sais-tu ?
- Hé ! Mon frère, j'ai mon cousin qui est agent secret. Il me raconte tout ce qui se passe dans son service.
- Et le secret professionnel ?
- Ah ! Ah ! Ah ! Tu viens d'où, mon frère ? Tous les murs ont des oreilles. Pas de censure avec radio-trottoir.

Il ajoute :

- Hé, mon frère ! Il n'y a jamais de fumée sans feu. Quand radio-trottoir s'en mêle, le feu a déjà pris. Le rôle des politiciens est de chercher à l'éteindre, à camoufler la vérité. La vérité se trouve dans la rue. La disparition de cet espion est l'œuvre des services d'extermination des Mindjula. Même le meilleur agent James Bond 007 finit par mourir, mon frère.
- Ce n'est pas vrai, cousin. Un acteur ne meurt jamais. Le jeune homme dans un western tire toujours le premier.
- Dans les films, l'acteur principal n'affronte pas tout un peuple. Et puis nous ne sommes pas des Apaches. Je te dis, mon frère, que pour ce mercenaire, la mort a été une intervention des

« Enfants de Papa ». N'en parlons plus si tu ne veux pas me croire.

Avec tous les mensonges qui circulent à Bifouiti, on ne sait plus qui croire.

Mon baluchon est coincé entre mes jambes. Les passagers sont serrés comme des sardines dans une boîte. Le moindre geste me coûte un grand effort. Je ne peux allonger le bras, la jambe sans recevoir un torrent de protestations et d'insultes. Les crampes attendent le moment propice pour lancer leur cri de guerre.

Un coup de frein brutal précipite les passagers les uns sur les autres. Il ne s'agit que d'une crevaison de pneu. Il faut réparer. Un petit village se dresse à quelques mètres.

Au bord de la route, un tonneau métallique sert de table de vente improvisée. Des fruits y sont entassés. Les bananes et les mangues attendent le passant affamé.

Un peu loin, une vieille femme est courbée sur un « tipaki ». Je m'approche d'elle :

- Bonjour, madame. Je peux avoir de l'eau ?

Au son de ma voix, elle sursaute. Elle tourne la tête. A peine m'a-t-elle fixé des yeux qu'elle devient livide. Son regard me viole. La femme regarde à travers mon être. Son esprit me scanne. Je me sens mal à l'aise.

Elle se met à transpirer à grosses gouttes. Elle dit d'une voix atone :

- Rentre chez toi. Les nuages du danger se sont accumulés sur ta tête.

Interdit, je demande :

- Quel danger ?
- L'ombre de la mort a pris son envol. Un des tiens se penche sur ton corps. Le vampire veut sucer ton sang. Le nœud coulant se forme. Les « Mindjula » sont à tes trousses. Ils veulent le cœur. Ils veulent l'avoir à tout prix.
- Les « Mindjula » ?
- Oui ! Les « Mindjula » !

Je réagis :

- Je n'ai rien à faire avec les « Mindjula ». Je ne sais même pas où ils se terrent.
- Le **Laa** a voilé sa face. L'étoile perd sa clarté. La lune vomit du sang. Le soleil déverse des excréments. L'oracle vient de parler. Que ceux qui ont des oreilles entendent !

Un silence de mort suit la tirade.

L'air se glace.

« Dieu vient de passer ».

La vieille femme se désintéresse de moi. Elle a repris son activité. La vie a repris son cours.

- Expliques-toi, « maman ».

Je n'existe plus. Elle ne m'a même pas offert de l'eau. Elle ne semble pas folle. Son avertissement est à prendre au sérieux.

La menace est réelle.

Quelque chose d'impalpable me convainc de cette évidence.